

Frédéric Chagnard

Le Vieux au Rolleiflex

Photo-Journal



Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • L'An zéro de Jésus-Christ
Un Jeune Homme ordinaire • Boujma
Francesa, récit d'une prostituée*

BOUGON ANONYME, *Kiffe-un-vieux.com
Crack à l'hospice • Arnaque à Compostelle
Les sœurs Tapin • Cannibale foot*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

FRÉDÉRIC CHAGNARD,
Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

CHOCOLATCANNELLE, *Témoin*

GASPARD DE LA NOCHE,
*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie • Une beauté suffocante
Vapeur mortelle*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques
Le Boudoir dans la Philosophie • Nuit d'orage*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin • Spymaster vs Blackspider*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal • Le Voyage dans les spasmes*

LE VIEUX AU ROLLEIFLEX



Frédéric Chagnard

 e Vieux
au Rolleiflex

Photo-Journal

Photographies de l'auteur

Sous la Cape

17 NOVEMBRE. J'ai passé toute ma soirée dans la salle de bains, à faire des tirages. Cela faisait des années que je n'avais pas veillé si tard.

Et ce matin, vers dix heures, je suis descendu sonner chez Mathilde. À travers sa porte, j'ai entendu le léger frottement de ses pantoufles, son pas traînant sur le lino de l'entrée, et je l'ai suivie, comme toujours, dans sa petite cuisine.

Sur la toile cirée, elle avait laissé le programme télé ouvert à la page des mots croisés et sa vieille paire de lunettes, celle pour voir de près, avec la branche rafistolée au sparadrap. La pièce sentait encore le café au lait.

Je lui ai tendu la photo. Elle a mis ses lunettes et l'a regardée longtemps.



– Je l’ai prise avant-hier dans la plaine, vers le Pré-Dessous... La décrue commence à peine... Vous vous souvenez de ce coin? C’est bien par-là que vous alliez vous promener avant votre opération?

Elle m’a souri et, derrière ses grosses lunettes, j’ai cru voir ses yeux s’embuer. Elle a soupiré.

– Si vous saviez comme les promenades me manquent... Oui, c’est bien le chemin de la rivière, je le reconnais... Elle est belle, votre photo, Monsieur Victor... Tenez, je vous la rends, je ne voudrais pas vous l’abîmer ou la salir...

– C’est pour vous, je l’ai faite pour vous... Comme vous avez du mal à marcher, je me suis dit que je pourrais vous montrer vos paysages...

– Vous êtes bien gentil... Combien je vous dois?

– Mais rien du tout! Vous ne me devez rien du tout! Je vous en ferai d’autres, le docteur m’a dit qu’il fallait que je marche...

– Alors je vais la mettre au mur! Merci beaucoup. Je dois avoir des punaises...

Je suis resté un moment avec elle. Je lui ai raconté ma grande promenade, le glouglou des eaux dans les champs inondés, l’odeur fade de la vase, des corbeaux harcelant un épervier, un engoulement en vol stationnaire, presque immobile en plein ciel, le bruit lointain de l’autoroute, les grands nuages dans la plaine... Elle m’écoutait en hochant la tête.

Dehors, de l’autre côté de la rue, un long train de marchandises est passé dans un tel fracas, les vitres de la cuisine se sont mises à vibrer. Je me suis levé.

– Je vais rentrer maintenant... Passez une belle journée!

– Vous aussi, Monsieur Victor, vous aussi! Et merci encore!

Je suis remonté au deuxième étage. Mes pas résonnaient dans la cage d’escalier. Nous sommes, Mathilde et moi, les derniers occupants de l’immeuble, nous refusons de partir.

1^{er} DÉCEMBRE. Je suis retourné dans la plaine cet après-midi. Il y faisait triste et humide. En se retirant des terres, la rivière avait laissé derrière elle de grandes mares stagnantes et des fanes de maïs accrochées aux barbelés des clôtures. Pris au piège de la décrue, un petit poisson gisait, perdu dans la boue.

Au loin, j'ai aperçu l'utilitaire blanc d'Edmond, le garde champêtre, qui longeait lentement le talus de l'autoroute et, plus tard, un des trois frères sur une vieille Mobylette. Il allait sans doute inspecter ses champs.

Avant de rebrousser chemin, j'ai marché jusqu'à la vicinale bordée de saules où je n'ai pris que cette photo. J'avais froid, je ne m'étais pas assez couvert.

Mon vieux 6x6 dormait depuis des années sur une étagère du placard, à l'abri de la poussière dans son étui en cuir brun. C'est le docteur qui m'a donné l'envie de refaire des images.

– Vous étiez photographe avant, n'est-ce pas, Monsieur Victor... avant votre hospitalisation...

J'avais été quelqu'un d'autre, et je l'avais oublié.



22 DÉCEMBRE. Après ma visite chez le docteur, plutôt que de prendre le bus, j'ai préféré rentrer à pied le long de la voie ferrée, sans me presser. Il faisait presque doux.

Parfois, je m'arrêtais un instant pour regarder passer les trains de voyageurs qui rentraient du travail. À une centaine de mètres de chez moi, j'ai photographié ces wagons-citernes qui n'en finissaient plus. La nuit tombait déjà.

Aujourd'hui, le docteur a dit que mon état s'améliorait. Il m'a même souri, cela n'était encore jamais arrivé.

– Vos crises d'angoisse s'atténuent, Monsieur Victor, vous vous stabilisez. Nous allons bientôt espacer le rythme de vos visites, vous ne viendrez plus me voir qu'une fois par mois. Nous verrons cela l'année prochaine, dans une quinzaine de jours... Vous prévoyez de passer le réveillon en famille, chez des proches ?

– Avec ma voisine, docteur, avec ma voisine...

– C'est très bien, il ne faut pas rester seul lorsque tout le monde s'amuse... Et n'oubliez pas de bien prendre votre traitement, je compte sur vous. Passez de bonnes fêtes, Monsieur Victor !

Ce soir, je n'ai pas sonné chez Mathilde. Il y avait quelqu'un chez elle, j'ai reconnu la silhouette de son petit-fils à la fenêtre de sa cuisine.

Je suis monté directement au deuxième. J'avais du travail, un négatif à développer.



23 DÉCEMBRE. Ce matin, j'accompagne Mathilde à la supérette. Je lui porterai ses courses. Depuis son opération de la hanche, elle marche avec difficulté et s'essouffle très vite.

En l'attendant, j'en profite pour prendre notre immeuble en photo. Presque entièrement muré, il est promis à la démolition, dès que nos baux prendront fin. Nous ne partirons pas avant, Mathilde a peur de finir en maison de retraite, sans doute ai-je peur, moi aussi.

Nous marchons en silence. Mathilde s'arrête soudain.

– Mon petit-fils est venu me voir hier soir...

– C'est bien qu'il vous rende visite.

Elle hausse les épaules.

– Il voulait encore de l'argent. Quand il vient, ce n'est pas pour moi.



7 JANVIER. Cet épais brouillard ne s'est pas levé depuis le jour de l'An. De ma fenêtre, je distingue à peine les voies ferrées de l'autre côté de la rue.

– Vivement que l'hiver s'en aille, répète souvent Mathilde, vivement les beaux jours...

Elle ne sort presque plus. Ce mardi, je lui ai fait ses courses, elle ne savait comment me remercier.

Je passe mes matins avec elle. Nous restons dans sa cuisine, à écouter la radio, nous ne parlons pas beaucoup. Nous nous tenons compagnie.

Les après-midi, je sors, je marche des heures. Hier, je suis retourné photographier la petite route bordée de vieux saules. Les traces de l'inondation du mois dernier s'estompaient peu à peu. La plaine dormait profondément.

En rentrant, j'ai croisé un des trois frères sur son gros tracteur rouge tout rouillé. Je l'ai salué au passage d'un petit signe de la main, mais il m'a ignoré. Je l'ai regardé s'éloigner, puis disparaître au loin dans la brume, il ne s'est pas retourné une seule fois. Je redeviens peut-être transparent, comme au temps de l'hôpital. Je recommence à m'effacer.

Je n'ai jamais vu les trois frères ensemble. Trois vieux fermiers, célibataires, qui vivent depuis toujours, chichement, sous le même toit délabré. Ils posséderaient, dit-on par ici, des hectares et des hectares, presque toutes les terres de la plaine. Trois vieux radins qui ne se sont jamais quittés, et qui ne lâcheront rien, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Eux non plus ne veulent pas partir.



22 JANVIER. Il fait presque beau ce matin. Mathilde a ouvert en grand la fenêtre pour aérer sa cuisine. Elle semble aller mieux.

– La semaine prochaine, j’irai toute seule faire mes courses, Monsieur Victor. Je vous ai bien assez embêté comme ça.

– Mais vous ne m’embêtez pas du tout, Mathilde. Il faut s’aider entre voisins... Je vous ai apporté une nouvelle photo, je l’ai prise hier... le tout premier soleil de l’année...

Comme l’autre fois, elle la regarde un long moment.

– Ça me rappelle où il y avait des vaches, vous savez, les belles laitières blanches, avec leurs grands yeux si doux.

– Des vaches? Je crois qu’ils n’en ont plus... Les trois frères ne font plus d’élevage, je crois... au fond, je ne sais pas, elles étaient sans doute à l’étable... Vous les avez bien connus, ces trois frères?

– Des grincheux! Et pingres avec ça! Même le plus jeune, comment s’appelait-il déjà? Oh, ça n’a pas d’importance... lui non plus n’était pas aimable... Vous les avez vus ces temps-ci?

– Une fois ou deux, je les ai aperçus dans la plaine... de loin...

– Je vais vous dire, c’est quand même bizarre qu’aucun des trois ne se soit jamais marié, ça a fait jaser dans le village... Il paraît qu’ils dorment sur un magot... à quoi ça leur sert, tout cet argent? Ils sont très âgés et ils travaillent encore... Et votre visite chez le docteur, ça s’est bien passé?

– Comme d’habitude...

– Je peux garder la photo?

– Bien sûr, Mathilde, je l’ai prise pour vous.

– Qu’est-ce que je deviendrais sans vous, Monsieur Victor?



En remontant chez moi, j'entends des pas dans l'escalier. Quelqu'un sonne chez elle, j'écoute.

– Ah, c'est encore toi, dit-elle d'un ton sec, en ouvrant la porte.

Son petit-fils bredouille quelque chose, et la porte se referme. J'attends un peu, avant de regagner mon appartement.

Sitôt à l'intérieur, je vais vite voir à la fenêtre. Le petit-fils ressort quelques minutes plus tard et s'éloigne rapidement le long de la voie ferrée.

En tout début d'après-midi, je descends à nouveau chez Mathilde. Elle ne m'ouvre pas, sans doute fait-elle sa sieste. Je n'insiste pas, je pars vers la ferme des trois frères.

23 JANVIER. Mathilde est partie.

Hier soir, à mon retour, tout a été si vite, voyant ses fenêtres plongées dans l'obscurité, j'ai sonné, j'ai frappé à sa porte, je l'ai appelée, sans réponse. J'ai téléphoné aux pompiers.

Ils sont passés par la fenêtre du premier et l'ont trouvée assise à sa table, dans la cuisine, la tête dans ses bras. Son cœur s'est arrêté, a dit l'un d'eux. J'ai pleuré.

Je voulais lui montrer cette photo, la ferme des trois frères, vue de loin, du tunnel sous l'autoroute. Je n'ai pas osé m'aventurer plus près, ils m'auraient vu. Ils ne sont pas commodes. Ils sont sûrement armés.



10 FÉVRIER. À part pour faire des petites courses à la supérette, je ne sors plus de chez moi. L'épicier, d'habitude souriant, me regarde de travers, je l'ai remarqué. À peine s'il me souhaite une bonne journée lorsque je quitte son magasin. Je ne sais pas pourquoi.

Je passe mes journées dans l'immeuble vide. Je regarde passer les trains. Je ne fais rien, je n'attends rien, je suis là, c'est tout.

En fin de matinée, j'ai entendu un bruit de clés à l'étage au-dessous. Je suis descendu sans faire de bruit, la porte de Mathilde était entrouverte. À l'intérieur, le petit-fils téléphonait. Il commandait une benne, il allait balancer tout ce qui restait d'elle.

Cet après-midi, je suis parti marcher au hasard, mon 6x6 en bandoulière. Au lieu d'emprunter le tunnel, je suis monté sur le pont de l'autoroute, et j'y suis resté, en plein vent.

J'ai cherché de grosses pierres le long de la rambarde. Je voulais les jeter aux voitures, aux motos, aux cars, aux camions. Je les voyais déjà s'encaster les uns dans les autres, s'écraser et se tordre, exploser, prendre feu. Je voulais les stopper net dans leur course sans fin, comme le chasseur abat un oiseau en plein vol, d'un coup.

– Vous avez perdu quelque chose ?

Je me retourne, c'est Edmond qui fait sa tournée dans son utilitaire. Je ne l'avais pas vu venir.

– Alors comme ça, vous prenez des photos, Monsieur Victor ? Je vous ai vu plusieurs fois dans la plaine, l'année dernière... Il est drôlement ancien, votre appareil, non ?

– Il est tard, il faut que je rentre...

– Voulez-vous que je vous raccompagne ?



- Non non, il faut que je marche... C'est le docteur...
- Allez... montez, la nuit tombe! À votre âge, vous allez attraper la mort... Montez, je vous dis!
- Le garde champêtre m'a déposé devant chez moi.
- Prenez bien soin de vous, hein... m'a-t-il dit avant de s'en aller.

10 MARS. Tout à l'heure, par la fenêtre, j'ai encore vu passer Edmond. Il vient souvent rôder, il me surveille, il me soupçonne, mais de quoi? Je vais en parler à Mathilde. Elle me dira sûrement de ne pas m'en faire, elle est si gentille.

Le jour, je ne vais plus dans la plaine, le garde champêtre m'y attend. Je ne sors qu'à la nuit tombante.

Je ne peux pas me perdre, je connais bien la route: à l'est la rivière, à l'ouest l'autoroute et, derrière elle, le village et ses lumières. Le soir, je ne crains rien, je voyage dans ma chambre noire.

Depuis quelque temps, je ne veux plus aller chez le docteur. À quoi bon? Je me sens l'esprit plus clair depuis que j'ai arrêté son traitement.

– Vous avez bien fait, m'a dit Mathilde ce matin encore, il ne faut jamais croire les médecins.

Je marche longtemps, jusqu'aux eaux noires de la rivière. En chemin, je songe à elle. Quel dommage qu'elle ne puisse pas venir se promener avec moi ce soir...



16 MARS. Edmond, le garde champêtre, ne peut plus me voir désormais, les trois frères non plus, je n'ai plus à m'inquiéter, je suis presque invisible.

Cet après-midi, je suis resté droit comme un piquet, immobile, à regarder l'un d'entre eux labourer son champ. J'ai même photographié sa parcelle. Le vieux ne m'a même pas vu.

Quant à Edmond, lui qui me suivait partout, hop, il s'est volatilisé. Je suis enfin libre.



2 MAI. Je suis très inquiet, la plaine a disparu.

J'ai pourtant pris le même itinéraire que d'habitude. Elle n'a tout de même pas pu se transformer si vite.

Je suis sur un pont qui, hier, n'existait pas du tout. Je monte sur le parapet, je fais de grands signes de la main, mais personne ne me répond. Silence total.

À mon retour en début de soirée, une mauvaise surprise m'attend. Au premier étage, ils sont venus boucher la porte de Mathilde avec de grands parpaings. Le sol du palier est encore trempé. Où est Mathilde maintenant ?

Dans tout l'immeuble, il n'y a plus que mon appartement. Je m'y enferme à double tour.



3 MAI. Je me réveille en sursaut, on frappe à ma porte. Je tremble, sans raison. Surtout, ne fais aucun bruit, ne te montre pas. Quelle heure est-il ? J'entends des pas dans l'escalier, une portière claque, une voiture démarre. Je me lève, tire doucement le rideau, plus personne.

En sortant, je vide le contenu de ma boîte aux lettres dans la grande poubelle de l'immeuble. Elle est pleine de courriers inutiles. Je les jette sans les ouvrir. J'ai autre chose à faire, je veux retrouver le pont au-dessus de ce grand parking plein de voitures.

Trop tard, tout a encore changé. À la place, je me perds dans un terrain vague où rouillent quelques épaves. Par contre, une usine a poussé pendant la nuit.

Pourquoi les paysages deviennent-ils si instables ? Je ne suis pas fou, bien sûr que non, mon appareil photos prouve le contraire.

Ma rue, mon appartement vont-ils à leur tour disparaître sans prévenir ? Et moi aussi ?

Je presse le pas sur le chemin du retour, je cours presque, et lorsque enfin je retrouve mon vieil immeuble, je soupire de soulagement.



1^{er} JUIN. Il m'a suffi d'attendre quelques jours, sans bouger, sans sortir de chez moi, pour que tout rentre dans l'ordre, et que les paysages regagnent sagement leur emplacement naturel.

Ce matin, je longe la voie ferrée, puis la départementale, jusqu'au pont de l'autoroute. Je traverse le petit tunnel et je rejoins la plaine qui m'attend, douce et paisible.

Je ne vais pas vers la rivière, je me promène dans les prés, je flâne. Puis je prends cet étroit sentier tracé par les vaches, elles paissent au loin, avant de m'allonger dans les herbes folles. Quel calme.

Je ferme les yeux. Sous la brise tiède, la musique des peupliers m'emporte. La terre m'enlace, je m'assoupis, libre comme je n'ai jamais été. Je rêve déjà.

– Ah, c'est vous? J'aime mieux ça... Je croyais que c'était encore un de ces drogués... Ils viennent se piquer par ici! Comme si j'avais que ça à faire, gueule soudain une grosse voix au-dessus de moi.

J'ouvre les yeux, me redresse sur les coudes, découvre Edmond penché sur moi, son fusil de chasse à l'épaule.

– Je me suis endormi...

– Y'a pas de mal, faut profiter du beau temps! Ils nous annoncent encore de l'orage... Si par hasard vous en voyez un ou deux qui traînent dans les parages, vous me le dites... insiste le garde champêtre en repartant.

Quel rêve étrange, me dis-je, en me rendormant.



9 JUIN. Je marche jusqu'au fond de l'image.

Derrière les arbres, un couple s'embrasse dans une voiture. Je reste un court instant dans l'ombre, tout près, puis m'en retourne dans les maïs.

Ce matin, alors que je cherchais ma monnaie, l'épicier n'a pas hésité à me provoquer.

– Ça y est, vous cherchez un autre logement? Vous en avez trouvé un peut-être?

– Mais non, pas du tout!

– Ah bon? Je croyais... pourtant, j'avais entendu dire... Vous êtes sûr? Mais si... j'ai bien vu le panneau « Permis de démolir » sur votre façade...

– Je vous dois?

Je n'irai plus chez lui. Plus jamais. Je ferai mes courses ailleurs, je ne sais pas encore où, au supermarché près de l'autoroute peut-être, encore plus loin s'il le faut.



30 JUIN. Je l'attends sous un grand acacia. Peut-être va-t-elle revenir avant l'orage ?

Depuis quelques jours, j'accompagne n'importe qui, un passant, un piéton, au hasard... Je me laisse guider longtemps, longtemps, sans me faire voir, de loin. C'est comme un jeu.

Aujourd'hui, cette jeune femme et son chien m'ont emmené le long de la voie ferrée, bien au-delà des limites de la commune. Elle ne m'a pas remarqué. Ou bien elle a fait comme si.

J'ai bien failli me faire prendre, hier. Ce promeneur que je suivais depuis un bon kilomètre vers les collines s'est subitement arrêté, mais sans se retourner. Il ne bougeait plus, il m'attendait, de dos, à une centaine de mètres. Faire demi-tour ou continuer et le dépasser ? Je ne savais que faire. Je décidai de m'arrêter, moi aussi, et même de m'asseoir sur le talus. Le charme était rompu. Que s'est-il passé ensuite ? Ce promeneur, qu'est-il devenu ? Est-il reparti ou non ? Je ne me souviens plus, cela n'a pas d'importance.

La jeune femme et son chien ne reviendront pas. Mieux vaut rentrer avant la pluie.



18 AOÛT. Je me lasse de suivre les autres, je préfère marcher seul. Depuis que j'ai retrouvé le chemin de la plaine, je m'y promène presque chaque jour.

Edmond, le garde champêtre, ne m'importune plus. Lorsque nous nous croisons sur les vicinales, nous nous contentons l'un et l'autre d'un petit signe amical de la main, d'un sourire parfois.

Je me suis rendu aujourd'hui jusqu'au grand champ de tabac des trois frères. Je me suis assis au bord du chemin et j'ai pris cette photo dans l'air brûlant. On se croirait dans une cathédrale, me disais-je, en regardant dans le dépoli de mon appareil.

La petite dame à lunettes est revenue ce matin. Comme les autres fois, elle a longuement sonné, puis elle s'est mise à frapper fort.

Je n'ai pas répondu, heureusement. Je l'ai vue repartir en voiture. Elle reviendra, je le sais. J'ai tout mon temps.

En début d'après-midi, quittant l'appartement, je ramasse l'enveloppe qu'elle a posée sur mon paillason. Elle porte l'entête du service des tutelles du tribunal d'instance. Je la froisse et la jette, comme les autres.



30 AOÛT. Aux premiers éclairs, je m'abrite dans une cabane de pêcheur abandonnée. Les planches sont disjointes, certaines moisissent, la toiture est rapiécée, tout tremble. Elle menace de s'envoler sous les bourrasques, de s'effondrer dans les déchirements du tonnerre. Elle et moi sommes si fragiles. L'orage éclate, tout d'un coup le vent se lève, des trombes d'eau noient la plaine, puis tout s'arrête brusquement. Je regagne la vicinale sous les dernières gouttes de pluie chaude.

Je vais rentrer, lorsque j'aperçois un grand type à l'autre extrémité de la route. Il se dirige vers moi, il gesticule, il parle tout seul. Je le regarde venir, il semble furieux.

À une vingtaine de mètres, je reconnais le petit-fils de Mathilde.

– T'es mort! T'es mort, je te dis, t'es mort! aboie-t-il dans son portable, lorsqu'il me croise tout près, sans me prêter la moindre attention. Il s'éloigne déjà.

Tandis que je prends cette photo, il continue à gueuler dans mon dos.

Je le suis sur quelques centaines de mètres, jusqu'à la rivière.

Il vocifère encore, lorsque je m'approche de lui par-derrière, une pierre à la main, tout doucement. Je le frappe à la tête, de toutes mes forces.

Il fait frais sur le chemin du retour, l'air est limpide, le ciel bien lavé. La lumière est si belle après l'orage.



16 NOVEMBRE. Edmond m'attend dans la plaine. Impossible cette fois, de l'éviter.

– Je savais bien qu'on allait se revoir, Monsieur Victor, commence-t-il, en me posant sa grosse patte sur l'épaule. Faut qu'on se cause! Rassurez-vous, y'a pas de mal! Dites donc, vous l'avez pas raté, l'autre petit morveux! Vous nous l'avez arrangé comme il faut... J'étais là, j'ai tout vu. Tout.

– Je ne comprends pas...

– Mais si, vous comprenez très bien, Monsieur Victor! Remarquez... si vous faites tout le boulot à ma place, je vais me retrouver au chômage, moi... allez, je plaisante! Les gendarmes ont conclu à un règlement de comptes. Voyez, y'a rien à craindre! Ce petit dealer de mes deux a eu ce qu'il méritait. Rectifié. Point barre. Je voulais juste vous tenir au courant. Allez, faut que j'y aille! Continuez bien, Monsieur Victor, et prenez soin de vous!

En rentrant, je passe voir mon vieil immeuble. La démolition a commencé, il disparaît peu à peu de ma mémoire.



21 FÉVRIER. La petite dame à lunettes, ma gérante de tutelle, me rend visite dans ma nouvelle chambre.

– Pas trop dépaysé, Monsieur Victor? Vous verrez, tout se passera bien, vous allez vous habituer... Je viens de voir le directeur, c'est lui qui m'a conseillé de ne pas venir trop tôt, de vous laisser trouver vos marques, d'attendre un mois ou deux... Il vous sent un peu solitaire, mais il faut du temps, n'est-ce pas? Je suis sûre que vous allez vous faire de nouveaux amis parmi les pensionnaires de l'établissement...

Je l'écoute à peine, je trie mes dernières photos.



DE FRÉDÉRIC CHAGNARD

Cinq Jours sur Terre, coll. Canaille/Revolver,
La Baleine.

Le Cabinet fantôme de Monsieur Crinquette,
Sous la Cape.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-255-9

Photos de l'auteur.

Achévé d'imprimer en juillet 2014
sur les presses de Sobook (59100 Roubaix)

Dépôt légal : juillet 2014.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.

www.souslacape.fr



30 AOÛT. Aux premiers éclairs, je m'abrite dans une cabane de pêcheur abandonnée. Les planches sont disjointes, certaines moisissent, la toiture est rapiécée, tout tremble. Elle menace de s'envoler sous les bourrasques, de s'effondrer dans les déchirements du tonnerre. Elle et moi sommes si fragiles. L'orage éclate, tout d'un coup le vent se lève, des trombes d'eau noient la plaine, puis tout s'arrête brusquement. Je regagne la vicinale sous les

dernières gouttes de pluie chaude.

Je vais rentrer, lorsque j'aperçois un grand type à l'autre extrémité de la route. Il se dirige vers moi, il gesticule, il parle tout seul. Je le regarde venir, il semble furieux. À une vingtaine de mètres, je reconnais le petit-fils de Mathilde.

– T'es mort ! T'es mort, je te dis, t'es mort ! aboie-t-il dans son portable, lorsqu'il me croise tout près, sans me prêter la moindre attention. Il s'éloigne déjà. Tandis que je prends cette photo, il continue à gueuler dans mon dos.

Un journal à la périphérie de la ville et de la réalité

Monsieur Victor soigne sa déprime en vagabondant entre autoroute et campagne péri-urbaine. Il croise Edmond, le garde champêtre et fait des photos pour sa voisine, Mathilde, avec son vieux Rolleiflex. Mais Mathilde disparaît et lui devient transparent...

Frédéric Chagnard voit le jour sous la présidence éphémère de René Coty ; gentil garçon sous Charles de Gaulle ; orphelin de père sous Alain Poher ; ado perturbé sous Georges Pompidou ; étudiant en journalisme barbu chevelu, subitement tondu lors de son incorporation, sous Valéry Giscard d'Estaing ; étudiant en photographie outre-Atlantique sous François Mitterrand, s'initie à la vidéo professionnelle de retour dans l'Hexagone ; réalisateur de films d'entreprise rentables et dénués de sens sous Jacques Chirac ; publie un premier roman, *Cinq Jours sur terre*, aux éditions Baleine, sous Lionel Jospin ; documentariste indépendant sous Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy ; revient à l'écriture sous François Hollande. Aime beaucoup les chats. Vit et travaille dans l'inquiétante campagne lyonnaise.

Auteur, Sous la Cape,
du *Cabinet fantôme*
de Monsieur Crinquette.



www.souslacape.fr

6 euros

Genre : Balade aux frontières du réel

